Retrouver ce titre sur Numilog.com

PIERRE DAUM

NI VALISE NI CERCUEIL

LES PIEDS-NOIRS RESTÉS EN ALGÉRIE APRÈS L'INDÉPENDANCE

Préface de Benjamin Stora

SOLIN
ACTES SUD

Retrouver ce titre sur Numilog.com

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

COLLECTION "ARCHIVES DU COLONIALISME"

Dans l'imaginaire collectif, la fin de la guerre d'Algérie et l'indépendance se sont traduites par l'exode d'un million de Rapatriés échappant de justesse aux exactions du FLN.

Chiffres à l'appui, tirés de sources nombreuses et pertinentes, Pierre Daum nous livre une autre version, dérangeante mais bien plus réelle : deux cent mille Pieds-noirs ne sont pas partis après l'été 1962 et ont fait le pari de l'Algérie algérienne.

Ceux-là, qui les connaît ? Depuis un demi-siècle, les seules voix audibles sont celles des Rapatriés de 1962. Et parmi eux, qui entend-on en général ? Les plus nostalgiques de l'Algérie française, ceux qui affirment qu'ils sont "tous partis", qu'ils n'avaient d'autre choix que "la valise ou le cercueil".

De ceux qui sont restés, aucun ouvrage, aucun article, ou presque, n'a jamais parlé. Preuves vivantes qu'un autre choix était possible, ils ont toujours été, au mieux, ignorés des Pieds-noirs de France ; au pire, considérés comme "traîtres" pour être restés vivre avec les "Arabes".

Après trois années d'enquête en Algérie et en France, l'auteur a retrouvé ces hommes et ces femmes restés dans leur pays. Certains ont fini par partir cinq ans plus tard, ou dix, ou vingt… Nombre d'entre eux y sont morts et reposent dans la terre où ils sont nés. Aujourd'hui, quelques centaines y vivent encore.

Mêlant archives et témoignages inédits ô combien émouvants, ce livre permet de se plonger dans la vie de quinze témoins choisis pour la diversité de leurs origines et de leur parcours durant les cinquante années de l'Algérie indépendante.

Des années exaltantes quoique difficiles, dans un pays qui ne tint pas ses promesses de pluralisme et de démocratie. Un pays en butte au sous-développement, marqué par les blessures jamais cicatrisées de la colonisation.

Après son premier livre-révélation sur les travailleurs indochinois de la Seconde Guerre mondiale (*Immigrés de force*, Solin / Actes Sud, 2009), unanimement salué par la critique, Pierre Daum nous propose une nouvelle enquête, passionnante et rigoureuse, sur un aspect inconnu du passé colonial de la France.

ARCHIVES DU COLONIALISME
série dirigée par Michel Parfenov

Retrouver ce titre sur Numilog.com

PIERRE DAUM

Journaliste, Pierre Daum a collaboré au Monde, *à* L'Express *et au* Monde diplomatique *avant d'être correspondant de* Libération *en Autriche. De retour en France en 2003, il a été correspondant du même journal en Languedoc-Roussillon. En 2009, il a publié* Immigrés de force. Les travailleurs indochinois en France (1939-1952), *qui révèle l'utilisation forcée dans les usines d'armement de métropole, mais aussi dans la culture du riz de Camargue, de vingt mille paysans vietnamiens. En parallèle à ses travaux de recherches sur le passé colonial de la France, il effectue régulièrement des grands reportages pour* Le Monde diplomatique.

DU MÊME AUTEUR

Immigrés de force. Les Travailleurs indochinois en France (1939-1952)
Actes Sud Solin, 2009.

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre.

© Illustration p. 8-9 : Marc Riboud

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-00808-6

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

NI VALISE NI CERCUEIL

LES PIEDS-NOIRS RESTÉS EN ALGÉRIE APRÈS L'INDÉPENDANCE

Retrouver ce titre sur Numilog.com

PIERRE DAUM

Ni valise ni cercueil

LES PIEDS-NOIRS RESTÉS EN ALGÉRIE
APRÈS L'INDÉPENDANCE

Préface de Benjamin Stora

SOLIN
ACTES SUD

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

à K. H.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

SOMMAIRE

Préface, par Benjamin Stora 17

Précision sur le terme de "Pied-noir" 21
Introduction 23

Première partie
"LA VALISE OU LE CERCUEIL"
À L'ÉPREUVE DES FAITS

I. Un discours hégémonique répété depuis un demi-siècle

"Nous sommes tous partis" 33
"La valise ou le cercueil" 35

II. Des faits qui contredisent ce discours

Les chiffres 39
Chez les historiens 39
Dans les médias 42
Méthode de soustraction 43
Des possibilités de rester 46
Les appels du FLN pendant la guerre 46
Les accords d'Evian 50
La sécurité des personnes 58
La fusillade de la rue d'Isly 62
5 juillet 1962, fêtes de l'indépendance 63
Le massacre d'Oran 64
Le retour au calme de l'automne 1962 66
La représentation politique des Européens 72
L'acquisition de la nationalité algérienne 75
Combien prirent la nationalité algérienne ? 77

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Le droit de propriété 80
Les logements 80
Les terres 82
Les entreprises 88
Conclusion sur l'application des accords d'Evian 90

III. Pour quelles raisons les Pieds-noirs sont-ils partis en 1962 ?

La peur des enlèvements et des assassinats 94
La peur ancestrale 95
La peur des représailles 96
D'autres raisons possibles : profession, déclassement économique « La France s'en va, je la suis », solitude, etc. 98
Le racisme 99
Retours en Nostalgérie 102

Deuxième partie
TÉMOIGNAGES DE QUINZE PIEDS-NOIRS RESTÉS EN ALGÉRIE APRÈS 1962

Présentation 107

Méthode de sélection 119

Témoignage 1 : Georges Morin
Instituteur à Constantine 121
Témoignage 2 : Jacques Choukroun
Cinéma et révolution 138
Témoignage 3 : Jacques Lengrand
Le para devenu conseiller du ministre 159
Témoignage 4 : Jean-François Dran
Agriculture algérienne et prisons françaises 179
Témoignage 5 : Fernand Gallinari
Communisme et industrie lourde 214
Témoignage 6 : Caroline Sakina Brac de la Perrière
Le combat des femmes en Algérie 240
Témoignage 7 : Denis Martinez
Peintre algérien 265
Témoignage 8 : Raymond Boino
Prof de français à Alger 293
Témoignage 9 : Michèle Torino
Usine de meubles à Bab el-Oued 310
Témoignage 10 : Chantal Lefèvre
Retour à Blida 324

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Témoignage 11 : Jean-Bernard Vialin
Le pilote d'Air Algérie 337
Témoignage 12 : Guy Bonifacio
Motos, Raï et comptabilité à Oran 352
Témoignage 13 : Germaine Ripoll
Les nappes à carreaux rouges et blancs d'Arzew 368
Témoignage 14 : Jean-Paul et Marie-France Grangaud
Foi protestante et médecine en Algérie 377
Témoignage 15 : Cécile Serra
La couturière de Birmandreis 399

Chronique de l'Algérie indépendante 409
Bibliographie sélective 423
Filmographie 429

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

PRÉFACE

Aucune étude approfondie n'avait jusqu'à présent été entreprise sur le sort des Européens et des Juifs restés en Algérie après 1962. Le livre de Pierre Daum constitue dès lors une grande première. De façon érudite et passionnante, l'auteur remet en cause plusieurs idées reçues à propos du départ des Européens d'Algérie. D'abord, bien sûr, celle de "l'arrachement" en quelques semaines de l'ensemble des membres de cette communauté. La thèse répandue depuis un demi-siècle est connue : un million de personnes seraient parties brusquement, entre avril et juillet 1962, fuyant les exactions du FLN. Chiffres à l'appui, tirés de sources nombreuses et pertinentes, Pierre Daum nous livre une autre version, peu connue et dérangeante, mais bien plus conforme à la réalité : deux cent mille Pieds-noirs sont restés après l'été 1962, finissant leurs jours dans leur pays, ou partant ensuite progressivement au cours des décennies suivantes. De tous âges, de toutes conditions, et de toutes régions. Ce chiffre est énorme, et bien peu de chercheurs de l'histoire contemporaine algérienne (et je suis de ceux-là !) l'ont jusqu'à présent véritablement souligné. Pourtant, que de leçons à retenir d'une telle présence, si massive. En particulier sur les possibilités effectives de rester, mais aussi sur l'état de cette communauté européenne dans ses opinions politiques, sa détresse affective, son désarroi social, ses désirs de vie au sortir d'une terrible et si cruelle guerre d'Algérie.

Et voici remise en cause une autre idée : tous les "Pieds-noirs" n'étaient donc pas d'affreux colonialistes, attachés à leurs privilèges. Nombre d'entre eux ont voulu tenter l'aventure d'une autre Algérie, plus fraternelle, plus égalitaire. Les témoins interrogés sont de modestes instituteurs, des ouvriers, ou des étudiants

Retrouver ce titre sur Numilog.com

à l'époque. Ils n'étaient pas tous des partisans de l'indépendance, certains étant même des sympathisants de l'OAS dans les dernières secousses de l'Algérie française.

Autre idée reçue que ce livre prend à contre-pied : celle des accords d'Evian, élaborés trop rapidement, qui auraient ensuite été trahis par les responsables algériens arrivés au pouvoir. En fait, dans un long texte introductif, Pierre Daum montre bien comment les négociateurs français à Evian ont réussi à offrir aux Français une situation "normale", avec le droit de choisir en toute liberté de rester Français ou de devenir Algérien – et dans ce cas, ils ne perdaient pas leur nationalité d'origine. A l'été 1962, au moment de l'organisation de la future Assemblée algérienne, seize sièges sur cent quatre-vingt-seize furent réservés aux anciens Pieds-noirs. Pierre Daum note très justement : "Respectant à la lettre les accords d'Evian, la nouvelle Algérie offrit en fait une surreprésentation à ses anciens dominateurs, 7,5 % de l'Assemblée alors qu'ils ne représentaient, à ce moment-là, plus que 4 % maximum des neuf millions d'habitants."

Au plan chronologique, et cela est important, ce n'est qu'une année plus tard, en mars puis en août 1963, que des textes votés par l'Assemblée nationale algérienne remettent en cause ces principes. Avec l'article 4 de la Constitution qui stipule que "l'islam est religion d'Etat", ce qui est une remise en cause d'une Algérie laïque et multiculturelle ; et, surtout, l'article 34 du Code de la nationalité qui dit que sont "Algériens d'origine, les personnes nées depuis deux générations sur le sol algérien de parents musulmans". On verra dans les témoignages rapportés dans le livre, combien cette mesure fut à l'origine de la véritable cassure entre "Européens" et "Musulmans". Georges Morin, à l'époque instituteur ayant choisi de rester dans sa ville de naissance, Constantine, dit ainsi : "Donc, j'étais exclu. Je ne voulais pas devenir Algérien de seconde zone. Je disais à mes copains : Vous vous êtes battus cent trente ans pour ne plus être des Français de seconde zone, et maintenant, c'est moi qui dois être relégué ? Non, je ne marche pas."

En une année, de l'été 1962 à celui de 1963, le poids politique des Européens dans l'Algérie indépendante s'est considérablement amenuisé. La poignée de députés européens encore présents dans la nouvelle Assemblée algérienne ont lutté pied à pied pour distinguer la nationalité et la citoyenneté, de l'appartenance à la religion musulmane. Des Juifs indigènes algériens, dont certains

Retrouver ce titre sur Numilog.com

avaient combattu pour l'indépendance, ont eux aussi tenté, en vain, de faire prévaloir cette distinction entre nationalité et religion. Il faut ainsi lire le témoignage, poignant, de Jacques Choukroun, lorsqu'il évoque la mémoire de son père, décidant du départ après les incidents qui surviennent au moment de la guerre des Six Jours en 1967.

*C*e combat essentiel était bien symptomatique des problèmes à venir, de la nature même de l'Etat-nation en construction en Algérie à ce moment. Mais rien n'était acquis, joué d'avance.

Il en est de même, et Pierre Daum le montre en s'appuyant sur des sources très précises (ministère français des Affaires étrangères, *Journal officiel* algérien, ministères algériens du Travail, du Logement), de la question des fameux "biens vacants". En fait, les logements laissés libres après le départ de leurs occupants européens ont été progressivement occupés, rachetés, revendus, ou loués. Et les témoignages évoquent aussi la question de la terre, de l'indemnisation des Rapatriés, ou du passage du statut de "Pied-noir" à celui de "coopérant".

Toutes les questions soulevées dans ce livre obligent à réfléchir sur la construction d'une force politique "pied-noire" qui aurait pu négocier avec les nationalistes algériens, avant, pendant et après la guerre, sur leur place dans l'Algérie à construire. Mais les "Européens" avaient choisi leur appartenance à la nation française, et beaucoup parmi eux n'ont jamais voulu concevoir une nation algérienne ayant une vie séparée de la métropole coloniale, et traitant tous ses habitants sur un même pied d'égalité.

Un des intérêts du livre de Pierre Daum est de se situer hors des sentiers idéologiques occupés depuis bien longtemps par les partisans de la "nostalgérie". Pour nombre d'entre eux, tout était dit avant que l'histoire ne s'accomplisse. L'auteur ne verse pas pour autant dans la version parfois angélique portée par les "Pieds-rouges", ces coopérants révolutionnaires venus construire le socialisme après 1962, et qui ne se sont guère préoccupés du sort des Pieds-noirs restés sur place. Les personnes en France qui portent l'Algérie au cœur (anciens soldats ou Pieds-noirs, immigrés ou "coopérants") se sont aussi bien souvent séparées de cette minorité importante, porteuse de liens possibles entre les deux rives de la Méditerranée. Et pourtant, à la lecture de ce livre, le lecteur devine que cette présence pouvait contribuer à tisser d'autres rapports entre l'Algérie et la France, dès le début de l'indépendance.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Ces femmes et ces hommes qui sont restés après 1962, et qui ont tenté l'aventure d'une autre Algérie, voilà que l'on entend pour la première fois, vraiment, leurs voix. On découvre leurs visages. Ils disent les joies et les peines de l'Algérie postcoloniale, mais aussi leur étonnement devant un pays qu'ils ne connaissaient pas bien, l'amitié des Algériens musulmans, leur absence de désir de revanche ; ils disent, aussi, la force d'un nationalisme musulman à base religieuse, pouvant conduire à tous les excès. Il y a également dans leurs propos des anecdotes savoureuses sur la vie nouvelle dans l'Algérie indépendante. Et les moments de leur départ scandent à chaque fois des étapes cruciales de l'Algérie d'après 1962 : l'adoption d'un Code de la nationalité en 1963, le coup d'Etat de Boumediene en 1965, la guerre israélo-arabe de 1967, la nationalisation du pétrole en 1971, la fin de l'ère Boumediene, la décennie noire… C'est dire toute l'importance de cet ouvrage pour une connaissance intime de l'histoire contemporaine de l'Algérie.

BENJAMIN STORA

Retrouver ce titre sur Numilog.com

PRÉCISION SUR LE TERME DE "PIED-NOIR"

Tout au long de cet ouvrage, le terme "Pieds-noirs" reviendra très souvent. Un mot dont le sens se révèle plus difficile à saisir qu'il n'y paraît. Si l'origine du terme reste encore l'objet de passionnants débats[1], tout le monde s'accorde à considérer que ce mot n'est vraiment apparu qu'à la fin de la présence coloniale française en Algérie. Il est alors entré dans la langue française pour désigner les Rapatriés non musulmans d'Algérie. Puis, par une extension très libre, ceux du Maroc et de Tunisie. Il n'est donc pas strictement synonyme de "Rapatriés d'Algérie", puisqu'il exclut les harkis, ces supplétifs algériens de l'armée française, dont une partie a elle aussi été rapatriée en France. Il ne peut pas non plus être confondu avec "Européens d'Algérie", terme volontiers utilisé parce qu'il souligne les origines souvent peu françaises de la population coloniale, qui venait beaucoup d'Espagne, d'Italie, de Malte, etc. Sauf qu'*Européens* exclut les Juifs, dont la présence au Maghreb remonte à quelque deux mille ans, et qui sont en général considérés comme des Pieds-noirs. On peut, par contre, utiliser "Pieds-noirs" comme synonyme de "Français d'Algérie", mot qui rassemble Européens et Juifs sous la même nationalité française[2]. Par contre, on devrait en théorie s'interdire d'utiliser "Pieds-noirs" pour désigner ceux qui ont fait le choix de ne pas quitter leur pays au moment de son indépendance, puisqu'ils ne font justement pas partie des Rapatriés.

---

1. Sur l'origine mystérieuse du mot, voir l'enquête de Guy Pervillé, "Pour en finir avec les Pieds-noirs !", présentée au colloque *Les mots de la colonisation*, tenu à l'université de Bordeaux III les 22, 23 et 24 janvier 2004. Ce texte est consultable sur le site personnel de l'auteur, *http://guy.perville.free.fr*.
2. Seuls quelques milliers de Musulmans ont joui de la pleine nationalité française en Algérie avant 1962.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

En pratique, dans ce livre, j'utiliserai le mot "Pieds-noirs" pour désigner tous les Français d'Algérie non musulmans, c'est-à-dire les Européens et les Juifs, qu'ils soient partis ou qu'ils soient restés. Quitte à me faire rappeler à l'ordre par certains de mes interlocuteurs restés en Algérie qui refusent, parfois avec vigueur, et pour des raisons toujours très intéressantes, que ce terme s'applique à leur personne, préférant l'appellation d'"Algériens d'origine européenne". Pour désigner les Pieds-noirs qui sont restés, un mot spécifique a parfois été utilisé : "Pieds-verts" – en référence à la couleur verte du drapeau algérien. Mais comme aucune des personnes concernées ne l'utilise, je préfère ne pas le sortir de son oubli[1]. Quant à "Pieds-rouges", il renvoie aux personnes qui ne sont pas nées en Algérie, et qui sont venues dans ce pays après 1962, souvent par idéal politique d'extrême gauche (d'où la couleur rouge), afin d'aider les Algériens à bâtir un Etat révolutionnaire. Ils constituent donc un groupe sociologique complètement distinct des Pieds-noirs.

1. Certains utilisent "Pieds-verts" pour désigner les coopérants métropolitains venus en Algérie après 1962, sans convictions politiques particulières.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

INTRODUCTION

Qui ne se souvient pas de cette scène admirable du *Coup de sirocco* (Alexandre Arcady, 1979), dans laquelle un Algérien coiffé d'un turban rouge et blanc entre dans l'épicerie de Roger Hanin, un vieux sac en osier dans les bras rempli de billets de banque ? Nous sommes dans une petite ville de l'Oranie, en juin 1962. Roger Hanin l'apostrophe, avec son inimitable accent pied-noir :

"Oh ! Qu'est-ce tu fais ici ?

— Je vais acheter ton épicerie.

— Et qui c'est qui t'a dit que je veux vendre ?

— Qu'est-ce que vous pourrez faire d'autre ?

— J'vends pas !

— 500 000 francs.

— 500 000 francs ! Mon épicerie, rien qu'avec le stock, elle vaut 10 millions minimum, et moi j'vais t'la vendre à toi pour 500 000 francs ? ! C'est la plaisanterie ou quoi ? !"

Une minute plus tard, Roger Hanin se résout à accepter l'offre. Juste avant la scène, des images d'archives des "Actualités françaises", montrant des familles pieds-noires en train de quitter le pays, le visage défait, avaient préparé le spectateur à cette fatalité. La voix *off* du journaliste avait expliqué : "Voici les scènes dramatiques de l'exode. Car personne ici ne croit aux accords d'Evian. Voilà le résultat du terrible slogan : « La valise ou le cercueil[1] ! »"

---

1. Le film est tiré du roman de Daniel Saint-Hamont, rapatrié d'Algérie en 1962, à l'époque journaliste à Radio France : *Le Coup de sirocco. Une famille de Pieds-noirs en France*, Paris, Fayard, 1978. Dans le livre (p. 8), lorsque l'"Arabe" se présente, l'épicier avait déjà pris la décision de partir.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Depuis maintenant cinquante ans, lorsqu'on évoque en France le départ des Français d'Algérie, deux idées sont communément admises : 1. Ils sont tous partis en 1962, au moment de la fin de la guerre et de l'accession du pays à l'indépendance. 2. Ils n'avaient pas le choix, c'était "la valise ou le cercueil", métaphore pour signifier que ceux qui ne partaient pas s'exposaient à une mort certaine. Or, ces deux assertions sont fausses. Un seul fait permet de le prouver : au 1er janvier 1963, sur le million de Pieds-noirs comptabilisés lors du dénombrement de 1960, ils étaient encore un peu plus de 200 000 à être présents sur le sol algérien[1]. Après les sept années et demie de guerre et les incertitudes du pouvoir de l'été 1962, le calme était complètement revenu, et, en ce début de 1963, presque aucun meurtre n'avait été commis envers des Français depuis plusieurs mois. Certes, parmi ces Pieds-noirs qui n'avaient pas suivi le grand exode de leurs compatriotes, tous ne demeurèrent pas jusqu'à la fin de leurs jours sur la terre qui les avait vus naître. Un nombre important d'entre eux décidèrent finalement de prendre eux aussi le chemin de l'exil, chacun pour des raisons très diverses – économiques, professionnelles, familiales, politiques, sentimentales. L'immense vague de départs du printemps et de l'été 1962 se transforma en petite rivière, puis en mince filet de gouttelettes. De 200 000 restants en 1963, on passa deux ans plus tard à 100 000, puis à 50 000 à la fin des années 1960, à quelques milliers dans les années 1990, et à quelques centaines aujourd'hui. Ces chiffres ne sont pas seulement le produit des départs progressifs des Pieds-noirs. Ils illustrent aussi le résultat de la mortalité naturelle de ce groupe, que le taux de natalité ne suffit pas à compenser. Enfin, ces données ne tiennent pas compte des Pieds-noirs ayant acquis la nationalité algérienne, ni des enfants de couple de mère française et de père algérien, dont la plupart reçurent des noms et prénoms arabes, et qui devinrent ainsi impossibles statistiquement à distinguer des Algériens arabo-berbères.

De ces dizaines de milliers d'hommes et de femmes, européens et juifs, qui décidèrent en 1962 de ne pas faire comme tout le monde, personne ne parle plus depuis longtemps. Et très peu en ont parlé. Pourtant, un travail majeur fut effectué sur leur cas dès 1965 par un jeune chercheur de l'époque, Bruno Etienne,

1. Les Algériens, eux, savent que de nombreux Pieds-noirs sont restés. Parmi les personnes de quarante ans et plus, toutes en ont connu, et ont des anecdotes à raconter.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

qui en fit l'objet de sa thèse de doctorat. Etudiant à la faculté de droit de Grenoble, sans aucun lien familial avec l'Algérie, celui qui allait devenir un des meilleurs spécialistes français de l'islam s'était engagé en 1959, au sein de l'UNEF, en faveur du FLN. En 1963, il fait partie de ces Pieds-rouges venus apporter leurs compétences au nouvel Etat algérien. Il enseigne à l'université d'Alger, puis devient responsable du centre de documentation de l'Ecole nationale d'administration algérienne. Sa femme, une Pied-noire de Sidi Bel Abbès rencontrée en 1961, enseigne au lycée de Ben Aknoun à Alger. Pendant trois ans, le jeune politologue étudie la situation des Français restés en Algérie, en particulier sous son aspect juridique. Le 22 décembre 1965, il soutient sa thèse à la faculté de droit d'Aix-en-Provence : *Les Européens d'Algérie et l'indépendance algérienne*. Le texte est édité trois ans plus tard dans une version légèrement réduite[1]. Dès 1963, la télévision française envoya ses reporters interviewer des Pieds-noirs restés en Algérie[2]. Elle renouvela la démarche en 1965[3], en 1968[4], puis une dernière fois en 1972, à l'occasion des dix ans de l'Algérie algérienne[5]. Dans la presse écrite, le sujet fit la couverture de *Paris Match* en 1968[6]. Et puis après ? Plus rien. Il fallut attendre que l'Algérie soit la proie de la violence

1. *Les Problèmes juridiques des minorités européennes au Maghreb*, Paris, CNRS, 1968, 415 pages. Il n'existe qu'un seul exemplaire de cette thèse, conservé à la bibliothèque de l'université d'Aix-en-Provence. Bruno Etienne et sa femme resteront en Algérie jusqu'en 1974, date de l'assassinat du ministre de l'Intérieur Ahmed Medeghri, dont le chercheur était très proche. Le politologue est mort du cancer en 2009, à soixante et onze ans.
2. Pierre Nivollet, *Un an après : être Français en Algérie*, "Cinq colonnes à la une", Chaîne 1, diffusé le vendredi 1er mars 1963, 19 min 19 s.
3. Jean-Pierre Goretta, *1965 : Des Français en Algérie*, "Cinq colonnes à la une", Chaîne 1, diffusé le 5 mars 1965, 19 min.
4. *L'Algérie française*, "Cinq colonnes à la une", diffusé le 1er mai 1968, 18 min. Avec une longue interview de l'abbé Jean Scotto et du médecin Pierre Chaulet.
5. *L'Algérie dix ans après. Entre la mémoire et l'Histoire*. Emission en trois volets d'environ une heure chacun présentée par Igor Barrère et Paul-Marie de la Gorce, diffusée les 23 mai, 30 mai, et 4 juillet 1972.
6. "Algérie aujourd'hui. Les derniers Pieds-noirs", *Paris Match* (n° 1007, 24 août 1968). Le reportage est signé de Gabriel Conesa, rapatrié d'Algérie en 1962, et auteur, deux ans plus tard, de *Bab el-Oued, notre paradis perdu*, Paris, Robert Laffont, 1970, 221 p. La semaine suivante *Paris Match* (n° 1008, 31 août 1968) offrait à ses lecteurs un reportage général sur la situation en Algérie.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

islamiste pour que la question des Pieds-noirs restés dans leur pays fasse à nouveau timidement surface. La réalisatrice Dominique Cabrera, fille de Rapatriés d'Algérie en 1962, traversée de douloureuses interrogations concernant les choix de ses parents, tenta de trouver des réponses dans un film documentaire, *Rester là-bas*, diffusé sur Arte le 13 décembre 1992[1]. En 1999, Hélène Bracco, née au Maroc de parents français, rédigea un mémoire de DEA à l'université de Provence dont elle tira un livre : *L'Autre Face : "Européens" en Algérie indépendante* (Paris Méditerranée, 1999), qui, pour la première fois, donne la parole de façon intelligente et distanciée à une trentaine de Pieds-noirs restés après l'indépendance, dont vingt-sept se trouvaient encore en Algérie au début des années 1990. En 2001, Jean-Jacques Viala, ancien directeur des relations internationales d'Alcatel, dont le père avait été médecin à Mostaganem, entreprit au moment de sa retraite des recherches sur la guerre d'Algérie. Ce travail aboutit à un site internet (www.guerredalgerie.fr) destiné à "lutter contre l'histoire unique et correcte, celle des gaullistes et du FLN fraternellement unis", et à un livre, *Pieds-noirs en Algérie après l'indépendance, une expérience socialiste* (l'Harmattan, 2001), dans lequel l'auteur rapporte le témoignage de vingt-trois Français, dont son propre père, tous restés en Algérie pendant les deux ou trois années qui suivirent l'indépendance. Enfin, deux films documentaires très intéressants furent réalisés sur le sujet : *Les deux rives*, de Mustapha Séghier (2003, 52 minutes), et *Ils ont choisi l'Algérie*, de Jean Asselmeyer (2007, 55 minutes). Mais produits de façon presque artisanale, ils ne trouvèrent jamais de diffuseur. Toutes les références que je viens de citer sont, je crois, exhaustives[2]. Il est peu de dire qu'elles sont passées complètement inaperçues de la grande masse des Français. Dans le même temps, ceux-ci n'avaient comme seule source de connaissance que les innombrables témoignages de Pieds-noirs partis en 1962, qui, sous forme de livres, de films documentaires ou de reportages,

1. Film dont elle tira un livre, *Rester là-bas. Pieds-noirs et Algériens trente ans après*, Paris, Le Félin, 1992, 141 p. Cinq ans plus tard, Dominique Cabrera signa un film de fiction, *L'Autre Côté de la mer*, sorti en 2007, dans lequel Claude Brasseur incarne le personnage d'un Pied-noir resté en Algérie, confronté à sa sœur (Marthe Villalonga), rapatriée en 1962.

2. On pourrait ajouter un roman sans grand intérêt, ni littéraire ni historique, écrit par un Pied-noir resté en Algérie comme journaliste jusqu'en 1968, *Couscous ou le Grain de folie des Pieds-verts*, de Henri Mas, Paris, Stock, 1980, 300 p.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

répètent à l'envi qu'ils étaient "tous partis", et que de toutes les façons ils n'avaient pas le choix, c'était "la valise ou le cercueil[1]".

En 2007, je partis comme journaliste accompagner un groupe de cent trente Pieds-noirs qui retournaient pour la première fois dans leur ville de naissance, Bougie, devenue Bejaïa, qu'ils avaient quittée quarante-cinq ans plus tôt. De passage à Alger, je rencontrai le consul de France, qui m'apprenait cette vérité que j'ignorais totalement : des Pieds-noirs étaient restés en Algérie après l'indépendance, et certains y vivaient encore ! Quelques mois plus tard, je repartis à Alger et Oran rencontrer ces derniers représentants d'un peuple en voie de disparition. Mon reportage parut en janvier 2008 dans *Le Monde diplomatique*, illustré par des dessins d'Aurel. Pour préparer ce travail, j'avais pris soin de rencontrer Bruno Etienne, que je revis plusieurs fois après, ainsi qu'Hélène Bracco, dont j'appréciai immédiatement la pertinence de jugement. Mon reportage provoqua un déchaînement de violence de la part de certains milieux rapatriés qui me surprit. N'ayant aucun lien familial avec l'Algérie – aucun ascendant ni pied-noir ni algérien ne figure dans ma généalogie, et mon père effectua son service militaire en France et en Allemagne en 1963 – je n'avais pas conscience à quel point la thèse de "la valise ou le cercueil" constituait le socle fondamental du discours des Rapatriés depuis un demi-siècle. Cette thèse remise en question, même très partiellement, tout l'édifice risquait de se fissurer. Car si jamais, pour certains d'entre eux, le choix de rester avait en vérité existé, sans risquer la mort, pourquoi alors étaient-ils partis ? Pourquoi avaient-ils quitté cette terre qu'ils adoraient tant, qu'ils adorent toujours, à tel point que sa seule évocation provoque souvent chez eux, aujourd'hui encore, une si vive émotion ?

Le temps passa. Je publiai aux éditions Actes Sud une longue enquête sur les travailleurs indochinois de la Seconde Guerre mondiale, ces vingt mille paysans vietnamiens recrutés la plupart de force en 1939 pour les besoins de la guerre, envoyés en métropole travailler dans des usines d'armement, parqués dans des camps, et ne recevant aucun salaire. Certains d'entre eux furent

1. Il existe des centaines – voire des milliers – de livres dans lesquels des Rapatriés de 1962 racontent leurs souvenirs. Pour un bon aperçu de cette littérature, on se reportera à Abderahmen Moumen, *Entre histoire et mémoire. Les Rapatriés d'Algérie. Dictionnaire bibliographique*, Nice, Jacques Gandini, 2003, 129 p.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

ensuite affectés à la relance de la riziculture en Camargue, et si un riz français existe aujourd'hui, c'est en partie grâce à eux[1]. Après la guerre, ces hommes avaient été complètement oubliés. Comme, après 1962, les Pieds-noirs restés en Algérie. Poussé par mon éditeur Michel Parfenov, je décidai alors d'approfondir considérablement cette question des Français qui n'étaient pas partis. Il s'agissait pour moi non seulement de consulter les livres d'historiens et les archives qui pouvaient éclairer le sujet, mais aussi de ne plus restreindre mon enquête aux seuls Pieds-noirs encore présents en Algérie, et d'y ajouter ceux qui, restés en 1962, en étaient finalement partis cinq ans, dix ans, vingt ans ou trente ans plus tard. Ainsi naquit le projet de ce livre. Son objet est de donner la parole à des hommes et à des femmes dont les témoignages, écrasés par le discours dominant des Rapatriés de 1962, n'ont jamais été entendus. Ce travail est celui d'un journaliste. Je suis parti à la recherche de ces témoins, en France et en Algérie. Pendant les longues heures d'entretiens qu'ils m'ont accordées, je ne me suis cependant pas contenté de tendre mon micro, et de retranscrire naïvement le récit de leur vie tel qu'ils l'avaient eux-mêmes (re)construit – ce processus de (re)construction si naturel chez tout être humain. Ayant pris soin, auparavant, de me documenter en profondeur, je les ai questionnés, n'hésitant pas à pointer les contradictions de leurs propos avec certains éléments intangibles de la réalité historique. De retour à mon bureau, au moment de retracer par écrit leur vie, j'ai confronté chaque témoignage recueilli avec diverses sources à ma disposition : travaux d'historiens, archives administratives et télévisuelles, articles de journaux (notamment toute la collection du *Monde* de 1962 et 1963), films documentaires, autres témoignages, etc. Le cas échéant, je les rappelais au téléphone afin de relever des contradictions, ou de préciser certains passages douteux. Il n'en reste pas moins que je ne prétends aucunement, loin s'en faut, avoir accompli un travail d'historien, ce que je ne suis pas. La seule prétention que je peux avoir est que ces quinze récits de vie, qui constituent la seconde partie de ce livre, ont été rédigés avec suffisamment de rigueur et d'honnêteté pour apporter une connaissance équilibrée sur un sujet jusqu'à présent inconnu du grand public. Et être utilisés, un jour, comme une des sources possibles pour un chercheur en histoire qui s'intéresserait à cette

1. *Immigrés de force. Les Travailleurs indochinois en France (1939-1952)*, Arles, Actes Sud, 2009, 277 p.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

conséquence de la colonisation française. Au-delà de la vie de ces quinze témoins, le lecteur pourra aussi se familiariser avec une histoire elle aussi peu connue en France : celle de ce demi-siècle d'Algérie algérienne.

Mais avant de livrer ces récits, il m'a semblé important d'apporter quelques informations précises sur le contexte historique des années 1954-1965 qui pouvait permettre à un certain nombre de Pieds-noirs de faire le choix – ou le pari – de l'Algérie algérienne. Des informations rarement fournies, ou en tous les cas très peu mises en valeur, dans l'immense majorité des textes concernant la guerre d'Algérie, l'année 1962, et les quelques années qui suivirent. La description de ce contexte historique, confrontée au discours dominant des Rapatriés de 1962, mais aussi à celui des journalistes et de certains historiens, forme la première parti de ce livre. Indépendante de la seconde, elle permet cependant de mieux comprendre les choix pris par les quinze témoins.

Le contre-pied radical à la thèse de "La valise ou le cercueil" serait d'affirmer qu'il était parfaitement possible pour tous les Pieds-noirs de rester en Algérie, qu'ils ne risquaient absolument rien ni pour leurs biens ni pour leur intégrité physique, et que ceux qui sont restés n'ont vécu que des moments de pur bonheur. Le lecteur s'apercevra très vite qu'il n'est aucunement question de cela dans ce livre.